
M A N U S C R I T

MARBOURG

de Guillem Clua

traduit du catalan par Aymeric Rollet

cote : CAT16D1046

**année d'écriture de la pièce : 2010
année de traduction de la pièce : 2016**



**Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».**

En 1967, un virus inconnu de l'humanité s'est abattu sur la charmante petite ville de Marbourg, en Allemagne, tuant 23 personnes de manière foudroyante. Depuis, le nom de Marbourg est irrémédiablement lié aux symptômes effroyables de ce virus.

L'action se déroule à quatre endroits du monde, tous appelés Marbourg, à quatre moments différents de l'histoire récente :

Marbourg, Hessen (Allemagne) – Août 1967

Laboratoire d'une entreprise pharmaceutique.

Tom. – 34 ans, un scientifique américain.

Helga. – 37 ans, sa femme allemande, scientifique elle aussi.

Lac Marbourg, Pennsylvanie (États-Unis) – Mars 1981

Salon d'une maison de classe moyenne supérieure, avec vue sur un grand lac.

Nancy. – 49 ans, mère de famille.

Walter. – 60 ans, son mari.

Claire. – 45 ans, sa sœur.

Marbourg, KwaZulu-Natal (Afrique du Sud) – Décembre 1999

Chapelle avec un grand Christ en croix.

Gabriel. – 51 ans, un prêtre catholique.

Acanit. – 29 ans, une missionnaire protestante, noire.

Marbourg, Queensland (Australie) – Juin 2010

Salle de contrôle d'une station météorologique.

Dundy. – 46 ans, un météorologue.

Buck. – 17 ans, un adolescent.

Les quatre espaces doivent être présents sur la scène à tout moment, et le passage de l'un à l'autre lors des changements de scène doit être immédiat, sans pauses ni interruptions d'aucune sorte.

Le texte est précis quant aux actions qui doivent être vues simultanément dans les différents espaces. À certains moments, on doit n'en voir qu'un seul ; à d'autres, on doit les voir tous les quatre. Le metteur en scène doit être bien conscient que ce serait une erreur que de les voir tous les quatre à la fois sur toute la durée de la pièce.

Un tiret long (—) indique qu'un personnage en interrompt un autre ; il ne doit pas y avoir de pause entre les deux répliques.

Acte 1

Allemagne, août 1967. Après-midi. Un laboratoire scientifique. L'espace se compose de deux parties : un bureau où se trouve la porte d'accès, et une zone stérile avec du matériel d'analyse (des microscopes, des tubes à essai et tout un attirail de même nature). Les deux espaces sont séparés par une porte et une grande baie vitrée qui occupe presque tout le mur.

TOM et HELGA rentrent de déjeuner et s'apprêtent à poursuivre leur journée de travail. Ils sont en train de se disputer.

HELGA, *en colère*. – Un anchois !

TOM, *résigné, se contenant*. – Helga, ça suffit.

HELGA. – Je n'en reviens tout simplement pas. Plus j'y pense... Est-ce que tu m'as entendue demander un anchois ? Bien sûr que non, j'ai demandé un schnitzel, un simple schnitzel avec de la salade, mais le serveur, pour une raison qui m'échappe, a estimé que c'était une bonne idée de coller un fichu anchois par-dessus.

TOM. – Tu sais bien qu'ils les préparent comme ça à Barfüsserstrasse.

HELGA. – Je ne m'en souvenais pas.

TOM. – Dans ce cas, n'accuse pas le serveur. En plus, tu lui as demandé de l'enlever, et il l'a fait.

HELGA. – Je voulais un autre schnitzel. Un normal, pas un schnitzel qui empesté à cause d'un morceau de poisson qu'un illuminé de Barfüsserstrasse a jugé bon de mettre dessus.

TOM. – Klaus n'est pas encore arrivé ?

HELGA. – Ne change pas de sujet. Tu sais très bien que Klaus a attrapé la grippe hier.

HELGA se dirige vers son bureau. Il y a des lettres dessus. Elle les examine. L'une d'elle attire son attention, c'est une enveloppe avec un coup de tampon rouge qui se démarque des autres. Elle est surprise de la voir.

TOM. – Il y a quelque chose pour moi ?

HELGA laisse rapidement les lettres de côté.

HELGA. – Tu le savais, n'est-ce pas ?

TOM. – Personne ne m'avait dit qu'il était malade. Je vais l'appeler pour savoir comment il va.

HELGA. – Je parle de l'anchois. Tu savais qu'ils en mettaient un. Toi, tu te souviens de ces choses-là : quel café on sert à quel endroit, et ce genre d'imbécilités. Tu savais pour l'anchois, mais tu m'as quand même laissée commander ce schnitzel.

TOM. – Il me semble que tu es assez grande pour demander ce que tu veux.

HELGA. – Tu n'as pas fait attention —

TOM. – Ne commence pas —

HELGA. – tu étais trop occupé à rire aux plaisanteries du docteur Rosenthal. Qu'est-ce qui... qu'est-ce qui t'a tellement amusé, déjà ? Ah oui, c'est ça : « à quoi bon dépenser notre argent à faire des expériences sur des singes alors que les jeunes Allemands se comportent comme des primates de nos jours » ? Et que je rigole et que je rigole.

TOM. – Tu déformes complètement les choses.

HELGA. – J'étais là aussi, Tom. Tu ne t'en souviens peut-être pas, mais j'étais assise entre vous deux, et je ne sais pas ce qui m'écœurait le plus : manger ce bout de viande au goût d'anchois, ou avoir à supporter le spectacle de mon mari en train de lécher le cul du chef de département. (*Imitant TOM :*) « J'étais certain que le Keiserslautern remporterait la ligue cette saison, David... » (*À nouveau elle-même :*) David ! Personne ne l'appelle David, et toi, tu ne connais absolument rien au foot !

TOM. – Helga, ça suffit.

HELGA. – Il y a encore quelques jours, tu ne savais même pas qu'on jouait au foot avec des ballons ronds.

TOM. – Je m'intéresse à la ligue ces derniers temps, et alors ?

HELGA. – Tu ne supportes pas le sport. Tu n'aimes pas ça, depuis tout petit, parce qu'on te faisait des misères dans la cour de l'école. Mais ça, bien sûr, tu ne vas pas le raconter à Rosenthal.

TOM. – Je n'aime pas ce que tu insinues.

HELGA. – Je n'insinue rien. C'est juste que ça m'emmerde que tu traites notre supérieur comme si c'était un copain avec qui tu vas boire des coups ; ça m'emmerde que tu te sois entêté à aller déjeuner à Barfüsserstrasse, et ça m'emmerde que tu te contrefiches qu'on puisse mettre un anchois sur mon schnitzel !

TOM. – Si j'ai eu une promotion, ce n'est pas parce que j'ai fait de la lèche à David —

HELGA. – Ne l'appelle pas David, personne ne l'appelle David —

TOM. – Rosenthal a estimé que j'étais la bonne personne pour le remplacer, et toi, en bonne professionnelle que tu es, tu devrais accepter sa décision.

HELGA. – J'ai plus d'expérience que toi.

TOM. – Pas en biochimie.

HELGA. – Et le conseil, qu'est-ce qu'il en dit ?

TOM. – Ils sont tous d'accord.

HELGA. – Quel culot. Ils savent parfaitement que j'ai renoncé à plusieurs offres de la Bayer ;

j'aurais pu aller à Berlin, avec un salaire deux fois plus élevé. Leur dernière offre, je l'ai reçue il y a deux semaines, mais j'ai préféré rester ici.

TOM. – Ils en ont tenu compte.

HELGA. – Sais-tu depuis combien d'années je travaille à Marbourg ?

TOM. – Depuis la fin de tes études.

HELGA. – Avant. J'étais en troisième cycle, et j'avais déjà une bourse pour entrer dans ce département. Toi, en revanche, tu te pointes ici pour faire un remplacement avec ton diplôme de Harvard sous le bras, et en trois ans, trois, tu en es déjà au même niveau que moi.

TOM. – Probablement parce que je suis un bon scientifique.

HELGA. – Et pas moi, c'est ce que tu es en train de dire ?

TOM. – J'ai toujours dit que tu étais mille fois meilleure que moi.

HELGA. – Mais ce n'est pas à moi qu'on donne une promotion.

TOM. – Et c'est de ma faute ?

HELGA. – Je ne sais plus quoi penser !

TOM. – Mais comment est-ce que tu peux dire ça ? Tout ce que je suis... tout ce que j'ai obtenu, ç'a été grâce à toi. C'est toi qui as tiré les ficelles pour que je sois muté dans ton département. Tu as parlé avec le conseil, et même avec Rosenthal. Tu l'as emmené à Barfüsserstrasse et tu as insisté pour que je ne sois pas muté à Munich.

HELGA. – Je ne voulais pas te perdre.

TOM. – Je sais ce que tu as fait. Je t'en suis reconnaissant. Je l'ai toujours été et je le serai toujours.

HELGA. – Si c'est vrai, prouve-le. Renonce au poste. Dis à Rosenthal que tu penses que je suis la personne la mieux indiquée pour le remplacer.

TOM. – Helga —

HELGA. – Tu as dit toi-même que j'étais mieux préparée.

TOM. – Ça ne servira à rien.

HELGA. – Tu ne veux pas le faire.

TOM. – Cette décision ne dépend pas de moi. Même si je renonçais —

HELGA. – Pauvre type —

TOM. – Helga, s’il te plaît —

HELGA. – Tu en as plein la bouche, de ta reconnaissance, tu me rappelles tout ce que j’ai fait pour toi, et dès que j’ai le malheur —

TOM. – Ce n’est pas en mon pouvoir —

HELGA. – et dès que j’ai le malheur de te demander quelque chose, un petit sacrifice dont tu sais parfaitement qu’il est juste, tu me plantes un couteau dans le dos !

TOM. – Tu ne sais pas de quoi tu parles ! J’ai proposé que ce soit toi. C’est Rosenthal qui ne veut pas.

HELGA. – Tu inventes tout ça au vol. Rosenthal a été mon directeur de thèse, il me connaît depuis la faculté.

TOM. – Pourtant, c’est moi qu’il préfère.

HELGA. – Pourquoi ?

TOM ne répond pas.

HELGA. – C’est parce que je suis une femme.

TOM. – Ce n’est pas ça.

HELGA. – Rosenthal a toujours été un connard de machiste. Une fois, il a dit que nous avions plus de chances d’être envahis par les Martiens que de voir une femme devenir chancelière en Allemagne.

TOM. – Je te dis que —

HELGA. – Je comprends maintenant ta soudaine passion pour le foot. Ça aurait été dommage qu’il te prenne pour une femmelette et qu’il finisse par donner le poste à un homme, un vrai.

TOM. – Le problème, c’est qu’il n’a pas confiance en toi.

HELGA. – C’est absurde.

TOM. – C’est à cause de ta sœur.

HELGA. – Ulrike ?

TOM. – Ça ne lui plaît pas que tu aies de la famille à Berlin est.

HELGA en reste stupéfaite et prend un temps pour se remettre les idées en place. Elle ne comprend pas.

TOM. – Il sait que tu lui parles souvent, que tu leur envoies des choses, à elle et aux enfants.

HELGA. – Et alors ? Depuis qu'ils ont construit le mur, il y a des jours où ils ne peuvent même pas s'acheter à manger.

TOM. – Tu es exposée.

HELGA. – Exposée.

TOM. – C'est le mot qu'il a employé. Exposée. La Stasi pourrait se servir d'Ulrike dans... dans son intérêt. S'ils savaient que tu as accès à des informations privilégiées —

HELGA, *épouvantée*. – Rosenthal pense que je peux transmettre des informations aux communistes ? Jamais je ne ferais une chose pareille —

TOM. – Bien sûr que non, mais imagine qu'un jour, tu reçoives un appel, et qu'on te dise que... qu'on va les expulser de leur appartement, ou qu'on va leur enlever les enfants... va savoir ce qu'ils sont capables de faire.

HELGA. – Pour l'amour du ciel, ce n'est pas le Projet Manhattan, ici. Nous sommes seulement en train de faire des recherches pour un vaccin contre la polio.

TOM. – Tu sais très bien que certains régimes veulent utiliser des virus comme armes biologiques. L'entreprise ne peut pas se permettre qu'un de ses responsables ait un point faible de cette nature.

HELGA. – Mais tu es dans le même cas que moi. C'est ta belle-sœur, et ce sont tes neveux. Ils pourraient aussi faire pression sur toi ; pourtant, on t'a quand même donné le poste.

TOM. – Ce n'est pas la même chose.

Un temps. HELGA essaie de comprendre ce qu'il veut dire.

HELGA. – Tu les laisserais leur faire du mal ?

TOM. – Ce que je veux dire, c'est que je ne suis pas d'ici.

HELGA le regarde, interrogative.

TOM. – En ce moment, l'entreprise aime mieux faire confiance à un Américain plutôt qu'à un Allemand.

HELGA prend son temps pour digérer cette information.

HELGA. – J'ai toujours pensé que si je faisais bien mon travail, si je m'appliquais, si je faisais des sacrifices, je serais récompensée ; mais non, il fallait que cette putain de guerre froide vienne se mettre en travers de mon chemin pour flinguer ma carrière.

TOM ne sait que dire. Il sait qu'il devrait dire quelque chose, mais il ignore quoi.

HELGA. – Appelle Rosenthal et dis-lui que tu renonces au poste.

TOM. – Je t’ai déjà dit que ça ne servirait à rien. Ils ne te le donneront pas.

HELGA. – Je m’en fous. Je n’en veux plus. Mais la moindre des choses, ce serait que tu me soutiennes.

TOM. – Je te soutiens.

HELGA. – En cautionnant une décision absurde et injuste ?

TOM. – David fait seulement ce qu’il pense être le mieux pour la compagnie.

HELGA. – Tiens, tout à coup, c’est à nouveau David.

TOM. – Ça ne réglera rien que je renonce au poste. C’est un sacrifice inutile.

HELGA. – Moi aussi j’ai fait des sacrifices pour toi —

TOM. – Non, Helga, pas ça —

HELGA. – mais ça t’allait bien —

TOM. – ça n’a rien à voir —

HELGA. – tu ne voulais pas être dérangé par un enfant —

TOM. – Nous avons pris cette décision ensemble ! Ne joue pas les mères frustrées, maintenant, tu as été la première à vouloir prendre le temps —

HELGA. – Prendre le temps, exactement, prendre le temps. Et ça dure depuis quand ?

TOM. – Chérie —

HELGA. – Épargne-moi tes « chéries », s’il te plaît. J’ai trente-sept ans. Bientôt, je ne pourrai même plus envisager d’avoir un enfant sans risquer de le perdre !

TOM. – Là, c’est toi qui es injuste. Nous avons tous les deux décidé d’attendre, parce que nous savions tous les deux qu’une grossesse mettrait fin à ta carrière !

HELGA. – Oui, et maintenant c’est toi qui y mets fin !

TOM. – C’est faux !

HELGA. – Ce poste me revenait !

TOM. – Et qu’est-ce que tu veux que j’y fasse ? Que je renonce à être chef de département sous prétexte que tes ovaires sont en train de se dessécher ?

HELGA lui envoie en plein visage une gifle chargée de rage et de frustration. TOM se couvre le visage de la main.

HELGA. – Tu es un salaud.

TOM. – Du sang.

HELGA. – Quoi ?

TOM. – Du sang, je saigne.

TOM enlève sa main, et effectivement, du sang coule de son nez. TOM regarde sa paume tachée de rouge, et cette vue l'effraie plus que de raison.

Noir en Allemagne.

Pennsylvanie, mars 1981. Une maison rurale de classe moyenne supérieure à quelques kilomètres à l'est de Gettysburg, peu avant la tombée du jour. Un salon avec le mobilier de rigueur. Au fond, une baie vitrée donnant sur un grand lac, le lac Marbourg. Toutes les portes sont ouvertes, sauf une.

Assis sur l'un des canapés, WALTER ne quitte pas la télévision des yeux : il regarde les informations. CLAIRE vient d'entrer, chargée de sacs plastiques, qu'elle vide peu à peu sur la table, tout en parlant. Elle a acheté toute sorte de choses pour organiser une fête : des assiettes et des verres en plastique, des guirlandes, etc.

CLAIRE. – Et Dolorès, tu sais, la caissière de la boutique, évidemment, n'a pas pu s'empêcher de demander ce que nous fêtions, celle-là tu peux bien lui mettre un sourd-muet sous les yeux, elle lui posera encore des questions et elle prendra la mouche si on ne lui répond pas, et bien entendu, que voulais-tu que je fasse, eh bien je lui ai dit que nous faisons une fête d'anniversaire pour ta femme, et elle, ficelle comme elle est, parce qu'elle a l'air de le dire en toute innocence, on lui donnerait le bon dieu sans confession, elle me demande : « Et quelle âge a-t-elle ? » Non mais quel toupet. Pardi, elle sait très bien quel âge elle a, elles étaient en classe ensemble, Nancy et elle, mais bien entendu, elle ne dira jamais qu'elle a cinquante ans, non, plutôt mourir, elle en a quarante-cinq et pas un de plus. Mais pour l'amour de Dieu, avec son double menton, elle commence à ressembler à une dinde de Thanksgiving. On dirait qu'elle tire dessus, comme ça, de part et d'autre du cou, pour qu'on ne remarque pas la peau qui pendouille, et puis qu'elle se le noue derrière la nuque. Un de ces quatre matins, elle va aller voir un chirurgien, et elle va ressortir de chez lui le visage tout tiré, comme Liz Taylor. Tu as vu un peu comme ils l'ont arrangée, celle-là ? Je trouve que c'est malheureux, ce qu'ils lui ont fait, toute la journée avec cet air de surprise permanente... À sa place, je porterais plainte. Enfin, malgré tout, je lui ai dit qu'elle recevrait une invitation, bien entendu. Oui, je sais bien, je sais bien, tu n'as pas besoin de me le dire, mais que voulais-tu que je fasse ? Je sais bien que Nancy ne voudra pas d'elle ici. Je sais bien qu'elle passe ses journées à dire du mal de nous, que ça semble incroyable que je sois encore célibataire à mon âge, qu'il doit bien y avoir une raison là-dessous, que vous n'avez eu qu'un seul enfant, que vous vous êtes mariés trop vieux... À l'entendre on dirait que nous n'avons jamais rien fait à l'âge où il aurait fallu, et si tu entendais ce qu'elle dit de Walter Junior, je n'ai même pas envie de le répéter tellement c'est gros, mais tu sais pourquoi elle fait tous ces racontars, non ? Eh bien, je te le dis, moi : par jalousie. Pure jalousie. Nancy et elles étaient en classe ensemble, elles ont eu les mêmes chances toutes les deux, et regarde un peu, ma sœur a fini par reprendre l'affaire de papa, et pardon de le dire, mais nous faisons les meilleurs vins du sud

de la Pennsylvanie, mais elle, ça, elle ne le voit pas, non, elle ne le voit pas, parce qu'elle est aveuglée par la colère, elle sait qu'elle passera le reste de sa vie derrière la caisse de son épicerie vouée à la ruine, parce que je tiens à te dire qu'elle finira par faire faillite le jour où on ouvrira ce fameux Wal-Mart à Blooming Grove. Enfin, je l'ai quand même invitée. Tu sais pourquoi ? Parce qu'elle n'a pas envie de venir. Elle n'a pas envie de retrouver toutes ses camarades d'école (je te rappelle qu'elles ont le même âge, mais qu'elles ont toutes l'air plus jeune, toutes sans exception). Et il n'y a pas que ça. Une fois, où on avait été invités à l'inauguration des caves des Portwood, tu t'en souviens, elle m'a dit : « Bien sûr que je compte y aller, mais je tiens à te dire que c'est très mal élevé de m'avoir invitée sans se soucier de savoir si j'ai envie ou non de rencontrer des gens. » Tu peux croire ça ? C'est ce qu'elle a dit. Et moi, je lui ai répondu : « Oui, c'est sûr, les gens qui ouvrent les portes de chez eux pour t'offrir gratuitement à manger et à boire sont terriblement égoïstes, Dolorès. » Tiens, je crois que j'ai vu un peu juste, côté serviettes. Vous avez des serviettes en papier, Walter ? Walter ? Tu m'écoutes ?

WALTER. – On a tiré sur Reagan.

CLAIRE. – Je sais, je l'ai entendu à la radio. Mais il manque des serviettes, là. Parfois je me dis qu'il doit y avoir quelque chose qui cloche dans ce pays, et ça me fait mal de le dire, il doit y avoir quelque chose qui cloche pour qu'on nous tue un président tous les vingt ans. Ne me demande pas quoi, je ne suis pas politicienne, mais je tiens à te dire que ce n'est pas normal. Pour critiquer l'Union soviétique, il y a du monde, mais là-bas, on ne tue pas son chef d'État. Là-bas, on attend qu'il meure de sa belle mort. Je suppose que ça fait d'eux des gens plus civilisés que nous, d'une certaine manière. Maintenant, ne te méprends pas, je ne voudrais pas non plus que les nôtres, de chefs d'État, restent toute leur vie à la Maison Blanche. Tu imagines une présidence à vie de Jimmy Carter ? Quelle horreur. D'ailleurs ça m'étonne que quelqu'un qui s'appelle Jimmy ait pu gagner les élections. Un homme avec un diminutif ne peut pas être un grand homme, voilà ce que je crois. Kennedy ne s'appelait pas Johny. Roosevelt ne s'appelait pas... bon, c'est vrai qu'on l'appelait Teddy, mais c'étaient les autres ; lui, il avait la décence de signer de son nom complet. À ce train-là, Reagan, on finira par l'appeler Ronnie. Enfin, s'il ne calanche pas, bien entendu. Le pauvre. Ça m'embête, quand il arrive des choses horribles à des gens bien. J'espère qu'il va s'en sortir : il a dit qu'il allait baisser les impôts de vingt-cinq pour cent. Comment trouves-tu ces chapeaux ?

CLAIRE parle d'un ridicule chapeau de fête, en forme de cône, qu'elle a mis sur sa tête. À ce moment, entre NANCY, pâle. Elle est surprise de voir CLAIRE.

NANCY. – Claire.

CLAIRE. – Bonjour, Nancy, ma chérie. *(Elle l'embrasse sur la joue.)* Je crois qu'il va manquer des serviettes. Et je tiens à te dire que je ne compte pas retourner à l'épicerie de Dolorès pour en acheter d'autres, j'en suis sortie la tête comme une citrouille. Je ne comprends pas comment cette femme peut parler autant. Que Walter Junior y aille et au passage, qu'il leur apporte deux autres caisses de Merlot, ils n'en ont plus.

NANCY. – Ça ne va pas être possible.

CLAIRE. – Ou deux caisses d'autre chose alors. Ils n'y connaissent rien en vin.

NANCY, *détruite*. – Claire, Walter Junior est mort.

Et, sans doute pour la première fois de sa vie, CLAIRE se retrouve sans mots. Noir en Pennsylvanie.

Afrique du Sud, décembre 1999. Matin. Chapelle austère d'une église. Un Christ en croix est accroché à un autel. Dans un coin, il y a un sac de vêtements usés. Il y a aussi une petite échelle pliable en bois, à côté. GABRIEL et ACANIT observent la statue d'en bas.

GABRIEL. – Il saigne.

ACANIT. – Des yeux.

GABRIEL. – Le Christ en croix pleure du sang.

ACANIT. – Exact.

GABRIEL. – Depuis quand ?

ACANIT. – Depuis Noël de l'année dernière.

GABRIEL. – Et la dernière fois, c'était quand ?

ACANIT. – Noël de cette année.

GABRIEL. – Notre Seigneur est très calé en dates anniversaires, on dirait.

ACANIT. – Il ne pleure pas seulement pour les fêtes. C'est aléatoire. Depuis quelque temps, il pleure plus souvent.

GABRIEL. – Il ne suit aucun schéma ?

ACANIT. – Pas que nous ayons détecté.

GABRIEL. – D'habitude, ce genre de manifestations a lieu le dimanche.

ACANIT. – Parce que c'est le jour saint ?

GABRIEL. – Parce que c'est là qu'il y a le plus de monde à l'église.

ACANIT. – Vous ne croyez pas qu'il pleure vraiment.

GABRIEL. – C'est pour ça que je suis ici, non ? Pour le prouver.

GABRIEL ouvre une mallette et commence à étaler du matériel d'analyse sur l'autel (des loupes, des cotons-tiges, des spatules, de petits flacons remplis de liquides de différentes couleurs, etc.).

ACANIT, *surprise*. – Père Gabriel.

GABRIEL. – J’imagine que ça ne vous dérange pas si nous utilisons l’autel comme table de laboratoire, pour un moment.

ACANIT. – Vous comptez vous y mettre maintenant ?

GABRIEL. – Pourquoi pas ?

ACANIT. – Je pensais que vous voudriez aller à la mission, il est déjà tard, et vous avez passé toute la nuit dans l’avion.

GABRIEL. – Je préfère en finir.

ACANIT. – Et c’est la Saint-Sylvestre, aujourd’hui.

GABRIEL. – Il y a longtemps que je ne fête plus le Nouvel An. Pouvez-vous mettre l’échelle ici, s’il vous plaît ?

ACANIT prend l’échelle pliante et la place à l’endroit que GABRIEL lui a indiqué, à côté du Christ, pendant que GABRIEL revêt des gants en latex.

GABRIEL. – Vous est-il déjà arrivé de regarder fixement une image religieuse ? Essayez, regardez-la directement dans les yeux, sans cligner, et je vous assure qu’au bout d’un moment, vous aurez l’impression de la voir bouger.

ACANIT. – Est-ce que je peux vous dire quelque chose, avec tout le respect que je vous dois ?

GABRIEL. – Allez-y.

ACANIT. – Je ne crois pas que vous soyez impartial.

GABRIEL. – Ah non, et pourquoi ?

ACANIT. – C’est le Vatican qui vous envoie. Vous ne reconnaissez que les miracles des églises catholiques.

GABRIEL. – Il ne s’agit pas d’un match de foot, sœur Acanit. La question n’est pas de savoir qui gagne ou qui perd.

ACANIT. – Tout de même, je ne comprends pas pourquoi on vous a envoyé, vous.

GABRIEL. – Nous ne sommes pas nombreux à faire ce métier.

GABRIEL monte sur l’échelle et commence à examiner le visage de la statue. Pendant ce temps, il ne s’arrête pas de parler.

GABRIEL. – Ceux qui ont une foi excessive ne sont pas objectifs ; quant à ceux qui en ont trop peu, eh bien, pour commencer, ils ne font déjà plus partie de l’église, en principe.

ACANIT. – Alors je suppose que vous devez avoir la juste foi.

GABRIEL. – Vous comptez rester ici tout le temps ? Ça va être long.

ACANIT. – Je n'ai rien de mieux à faire.

GABRIEL. – Vous ne deviez pas porter ces vêtements usés au couvent ?

ACANIT. – Les vêtements peuvent attendre.

GABRIEL. – Vous n'avez pas confiance en moi ?

ACANIT. – Pas plus que vous n'avez confiance en nous.

GABRIEL. – Votre ordre n'a aucune raison de s'inquiéter. En Afrique du Sud, falsifier un miracle n'est pas un délit, que je sache. En tout cas, pas pour le moment.

ACANIT. – Personne n'a rien falsifié, père Gabriel. Cette chapelle est fermée depuis des années, vous le savez bien. J'étais la seule à y entrer une fois par mois, pour faire le ménage, avant que ça ne se produise.

GABRIEL. – Et elle n'est plus fermée, maintenant.

ACANIT. – Non, bien entendu.

GABRIEL. – Maintenant, elle est ouverte tous les jours, et remplie de fidèles qui garnissent le tronc des aumônes en espérant que la merveille se produise à nouveau.

Pendant qu'il parle, GABRIEL prend un coton-tige, l'humidifie avec le contenu d'une petite bouteille, monte sur l'échelle et le frotte au coin des yeux de la statue.

ACANIT. – Ce n'est pas pour l'argent que nous l'avons ouverte.

GABRIEL. – Ne vous en faites pas, ma sœur, même si je prouve que tout cela n'est qu'une farce, ils continueront de le vénérer, votre Christ. Les gens ont besoin de croire aux miracles, même s'ils savent bien, au fond, qu'ils ne sont pas vrais.

GABRIEL descend de l'échelle et humidifie l'extrémité du coton-tige avec un autre liquide... et le coton change de couleur.

GABRIEL. – En effet, c'est du sang humain.

ACANIT. – Vous voyez ?

GABRIEL. – Ça prouve simplement que la personne qui a tout manigancé n'est pas stupide, rien de plus.

ACANIT. – La foi vous fait défaut, père Gabriel.

GABRIEL. – Où puis-je jeter ce coton-tige ?

ACANIT. – Il y a une poubelle dans la sacristie.

GABRIEL sort en direction de la sacristie. Et à ce moment ACANIT se dirige vers l'autel, elle sort de l'un des meubles d'appoint un sac en plastique transparent. On voit clairement ce qu'il contient : une poudre d'un rouge brillant. ACANIT le cache dans son sac de vêtements usés.

Noir en Afrique du Sud.

Australie, juin 2010. Nuit. La salle de contrôle d'une station météorologique. C'est un lieu austère, avec des ordinateurs, des écrans et des appareils de mesure sur des tables toutes simples. Il y a un canapé. Des escaliers mènent à un étage supérieur. Une fenêtre est grande ouverte sur la nuit. Devant la fenêtre, un télescope portable. Et, regardant à travers le télescope, un garçon de dix-sept ans, BUCK, contemple les étoiles avec fascination. DUNDY est debout à côté de lui.

BUCK, *continuant de regarder à travers le télescope.* – Aujourd'hui, en cours, on nous a expliqué que l'univers arrête pas de s'agrandir. Toutes les étoiles qu'on voit sont en train de s'éloigner de nous, et de s'éloigner les unes des autres. Et un jour, je sais pas, d'ici des millions d'années, elles se seront tellement éloignées qu'elles pourront plus se réchauffer entre elles, et elles perdront toute leur énergie, elles finiront par geler et par s'éteindre. En fait, y en a qui se sont déjà éteintes, mais on les voit quand même, parce qu'elles sont tellement loin que leur lumière arrive encore jusqu'à nous, même si elles sont mortes.

DUNDY. – Tu aimes l'astronomie.

BUCK. – Je veux être astronaute.

DUNDY. – Tu devras faire beaucoup d'études, pour y arriver.

BUCK. – J'ai des facilités. Un coup d'œil aux bouquins la veille de l'examen, et j'ai 20 sur 20.

DUNDY. – Il faut aimer les sciences.

BUCK. – J'aime l'espace. C'est suffisant.

DUNDY. – Et qu'est-ce que tu aimes d'autre ?

BUCK. – Kylie Minogue. C'est chiant cette histoire de cancer, non ?

DUNDY. – Elle s'en est bien sortie.

BUCK. – Je veux lui écrire un mail, un jour. J'ai un ami qui a trouvé son adresse. La vraie, hein ? Pas celle de sa maison de production ou autre ; c'est son adresse personnelle. Regarde.

BUCK sort de son portefeuille un petit papier sur lequel est notée la supposée adresse.

DUNDY *lit.* – kylie.minogue@gmail.com, bien sûr.

BUCK. – Trop kiffant, non ?

DUNDY. – Et qu'est-ce que tu vas lui dire ?

BUCK. – Je sais pas encore. Je veux pas que ce soit un message bateau, genre fan de base. Je veux qu'il soit spécial. Quand il m'arrivera la meilleure chose qui puisse m'arriver dans la vie, c'est à elle que je veux le raconter en premier.

DUNDY. – Quand tu auras réussi à devenir astronaute par exemple ?

BUCK. – Par exemple.

DUNDY. – Dans ce cas, tu ferais mieux de t'y mettre tout de suite. Et ne ménage pas tes efforts.

BUCK *rit*. – Sérieux, tu parles comme mon père.

BUCK tripote un mécanisme du télescope.

DUNDY. – Tout le monde ne peut pas arriver là-haut. Ne touche pas à ça.

BUCK laisse le télescope. À partir de maintenant, il parcourra la pièce en long en large, en regardant avec curiosité chaque appareil, chaque écran, et il aura le besoin presque viscéral de tout toucher. Chaque fois qu'il le fera, DUNDY attirera son attention, et il cessera de le faire.

BUCK. – Moi, je peux, je sais que j'y arriverai. Tu sais ce que c'est, le destin ? C'est mon destin d'être astronaute.

DUNDY. – Comment peux-tu en être aussi sûr ?

BUCK. – À cause de mon prénom. J'ai un prénom d'astronaute.

DUNDY. – Buck.

BUCK. – Buck, comme Buck Roger. C'est une série de science-fiction d'il y a mille ans. Je serai astronaute parce que je m'appelle comme lui.

DUNDY. – Ça ne m'a pas l'air d'être un raisonnement très scientifique.

BUCK. – C'est comme ça, le destin. Le prénom qu'on te donne te marque à jamais et te dit comment sera ta vie. Toi, par exemple, tu t'appelles comment ?

DUNDY. – Dundy.

BUCK. – Dandy ? Comme les tapettes anglaises qui se baladent avec une cane et un nœud pap ?

DUNDY. – Dundy, ça s'écrit avec un u. C'est un diminutif.

BUCK. – Ça le fait pas, mec. Tu peux pas te trimballer avec un nom comme ça.

DUNDY. – Moi, je l'aime bien.

BUCK. – Si t’as un petit nom, t’as une petite vie.

DUNDY. – Pas toujours. Regarde Robbie Williams ou... ou Jimmy Carter.

BUCK. – Qui ça ?

DUNDY. – Ça ne fait rien. Ne touche pas à ça.

BUCK. – Toi, tu es un homme du temps.

DUNDY. – Météorologue.

BUCK. – Et tu travailles ici, au sommet de la montagne, tout seul, dans cette station —

DUNDY. – Je monte seulement pour vérifier les données et les envoyer à la centrale, voir si les systèmes fonctionnent bien, le radar et tout ça.

BUCK. – Si t’avais un autre prénom, t’aurais un meilleur boulot. Je sais pas, tu vivrais pas dans ce patelin de merde.

DUNDY. – C’est bien, Marbourg.

BUCK. – Moi, j’étouffe ici. Ce bled a cinq églises. Cinq, mec. Et un seul bar toujours plein de vieux ivrognes qui parient sur les courses de chevaux. Pourquoi t’es venu vivre ici ?

DUNDY. – En quelque sorte, je m’y sens comme chez moi.

BUCK. – Le premier truc que je ferai quand j’aurai fini le lycée, ce sera d’aller à San Francisco.

DUNDY. – À vingt ans, tu es encore au lycée ?

BUCK. – J’ai redoublé deux fois quand j’étais petit, j’ai eu une maladie et... c’est pas important, ça me soûle d’en parler.

DUNDY. – Et pourquoi tu veux aller à San Francisco ?

BUCK. – J’aime les États-Unis. L’Australie, c’est juste une mauvaise copie. En plus, j’ai des amis là-bas.

DUNDY. – Je croyais que tu n’étais jamais sorti du Queensland.

BUCK. – C’est des amis d’Internet. Du tchat.

DUNDY. – Tu peux avoir confiance en eux ?

BUCK. – J’ai bien confiance en toi, non ?

DUNDY. – Ne touche pas à ça.

BUCK. – Et ça, je peux toucher ?

BUCK lui met la main au paquet. Surpris, DUNDY s'éloigne rapidement.

Noir en Australie.

En Allemagne, HELGA est au téléphone. Elle parle avec quelqu'un, troublée. Dans sa main, elle tient la lettre avec le tampon rouge, celle qu'on a vue plus tôt ; elle est ouverte.

HELGA, *au téléphone*. – Je t'avais dit que c'était moi qui te contacterais. (...) Je sais que ça fait des jours, mais — Non, toi, écoute-moi. Tu ne peux pas m'envoyer de lettres, ni m'appeler chez moi, et encore moins acheter deux billets d'avion et me les envoyer au bureau que je partage avec mon mari. Tu m'as comprise ? (...) Non... Je suis désolée, mais — non, s'il te plaît — (...) Je me souviens très bien des fois où on l'a fait, mais je ne t'ai jamais dit que je quitterais Tom — Non, je ne te l'ai jamais dit, et la moindre — et la moindre des choses serait que tu respectes ma décision quand je te dis que je veux arranger les — (...) Non, non, excuse-moi, que je ne sois pas bien avec lui, ça ne veut pas dire que je veuille être avec toi !

À ce moment, la porte s'ouvre et TOM entre. Il finit de s'essuyer le nez avec du coton. Apparemment, le sang a cessé de couler. HELGA feint une autre conversation.

HELGA, *au téléphone*. – Comme vous voudrez, j'informerai le docteur Rosenthal. Ce n'est pas la peine de rappeler. Au revoir.

Elle raccroche.

HELGA. – Ça s'est arrêté ?

TOM *fait signe que oui*. – Heureusement que j'ai trouvé du coton.

HELGA. – C'est la faute de Klaus, ça. Tellement méthodique dans son travail, mais alors en dehors, qu'est-ce qu'il peut être désordonné.

TOM. – Quand il sera guéri, il va m'entendre. Regarde un peu dans quel état j'ai mis ma chemise.

HELGA, *pour le coton*. – Donne-moi ça.

TOM ne lui prête pas attention et jette le coton dans une poubelle spéciale. HELGA en profite pour ranger la lettre dans un tiroir.

HELGA. – Je ne pensais pas t'avoir frappé aussi fort.

TOM. – J'ai le nez qui saigne facilement.

HELGA. – Arrête de jouer les durs à cuire.

TOM. – C'est la première fois que tu me frappes.

HELGA. – C'est la première fois que tu me traites comme une merde.

Un temps. Ils se regardent pendant quelques instants. Puis, tous les deux en même temps :

TOM. – Je suis désolé.

HELGA. – Je suis désolée.

Ils esquissent un sourire, sans grande conviction.

HELGA. – Je n’aurais pas dû te demander de renoncer au poste. J’ai été injuste. Et je pense que tu dois l’accepter.

TOM. – Pourquoi ?

HELGA. – Parce que tu as raison. Tu as raison, Tom. Je suis en train de te faire payer mon propre échec.

TOM. – Quel échec ?

HELGA. – Appelle ça comme tu voudras. Pendant toutes ces années, j’ai consacré toute mon énergie à une carrière qui ne mène nulle part. En tout cas, pas aussi loin que là où je pensais pouvoir arriver.

TOM. – Mais enfin, tu peux arriver aussi loin que tu le souhaites.

HELGA. – Je sais. Mais je devrai me donner trois fois plus de mal que toi.

TOM se tait, parce qu’il sait qu’elle a raison.

HELGA. – Mais ce n’est pas ce qui me dérange le plus, non. Le pire dans tout ça, c’est que je me rends compte que j’ai été naïve. J’ai cru que je pouvais tout avoir : le métier dont j’avais toujours rêvé, un mari qui m’aime, une famille... Et puis, il y a eu les communistes, ils ont enfermé ma sœur et mes neveux dans leur propre ville, et à cause de ça, les soupçons pèseront toujours sur moi, toute ma vie je serai *exposée*, comme dit Rosenthal. Je ne serai jamais rien de plus que ce que je suis aujourd’hui, et pour couronner le tout, toi...

Sa voix se brise, HELGA est submergée par ses sentiments. TOM s’approche d’elle.

TOM. – Chérie —

HELGA. – Laisse-moi.

TOM. – Je serai toujours là pour toi.

HELGA regarde TOM, intensément ; il s’est suffisamment approché pour pouvoir l’embrasser.

TOM. – Peu importe ce que peut dire Rosenthal. Quand je serai à son poste, tout va changer. Je te le promets. Je parlerai avec le conseil et avec toutes les personnes qu’il faudra, et tu finiras par avoir la place que tu mérites dans cette entreprise.

HELGA. – Parce que je serai la nana qui couche avec son chef.

TOM. – Parce que tu seras la meilleure scientifique que cette entreprise ait jamais connue.

HELGA. – Obtenir l'accord du conseil peut prendre des années. D'ailleurs, sa décision ne dépend ni de toi ni de moi, mais de la politique intérieure de la RDA.

TOM. – Eh bien, nous attendrons.

HELGA. – Je suis fatiguée d'attendre, Tom. Tu ne comprends pas ?

Un temps. TOM réfléchit. HELGA commence à s'éloigner, mais il la retient face à lui.

TOM. – En attendant, nous pouvons avoir un enfant.

HELGA, *incrédule*. – Tu dis ça comme on commande un cocktail en attendant de dîner.

TOM, *improvisant*. – Peut-être que tout ça... tout ce qui s'est passé, c'est un mal pour un bien. Je veux dire, qu'on... qu'on m'ait donné une promotion, ça permet que tu tombes enceinte et, pendant que notre enfant sera encore petit, moi, je prépare le terrain pour que tu puisses obtenir le poste que tu mérites.

HELGA. – Tu parles sérieusement ?

TOM. – Évidemment. C'est parfait comme ça.

TOM caresse la joue d'HELGA. Elle ne le repousse pas. Ils se regardent. Ils pourraient s'embrasser. D'ailleurs, TOM voudrait l'embrasser pour sceller leur nouveau pacte. Il est sur le point de le faire, mais HELGA s'écarte de lui.

HELGA. – Ça ne marchera pas.

TOM. – Helga...

HELGA. – C'est impossible. Non... Je ne veux pas faire un enfant dans ces conditions.

TOM. – Tu m'as dit que tu voulais être mère.

HELGA. – Ce n'est pas la question. Est-ce que toi, tu veux être père ?

TOM. – Bien sûr que je le veux.

HELGA. – Tu mens. Tu m'offres la maternité comme si c'était un lot de consolation. Un enfant, ça se désire, Tom, ce n'est pas un caprice, ce n'est pas un anchois posé sur un schnitzel. Un enfant, tu dois le vouloir vraiment, ça ne peut pas être un plan B. Et c'est ce qu'il sera, si j'en ai un. Toute ma vie ne sera qu'un plan B, et tu sais ce qui arrivera ? Je ne pourrai pas arrêter de penser au plan A, à la vie dont j'avais toujours rêvé. Et chaque jour, en voyant mon plan B, depuis sa naissance jusqu'à la fin de ses études, j'aurai le sentiment d'être une malheureuse qui n'a jamais